

avec le jésuite ; tous deux m'ont persuadé de leur talent et de leur bonne foi, mais ils ne m'ont point convaincu.

La pauvre dame se le tint pour dit et se contenta de prier pour son ami, sans plus oser lui parler de conversion.

Le *Parisien*, comme on dit au village, arriva au château, et le lendemain se trouva être un dimanche. M. et Madame R... se préparèrent, selon leur habitude, à aller à la grand'messe ; leur hôte déclara que, contre sa coutume, il les accompagnerait à l'église.

—Je veux juger, dit-il, en riant, de l'éloquence d'un curé de campagne, cette pittoresque personnification de l'Évangile, comme dit Lamartine ; le vôtre est peut-être un Jocelyn.

Ces paroles firent trembler madame R..., qui prévoyait les railleries dont le pauvre prêtre ne pouvait manquer d'être accablé au retour de la messe. Pour comble de malheur, le curé, intimidé sans doute par la présence d'un étranger, ne sut ni commencer ni finir son prône ; jamais il n'avait été plus long, plus trainant, plus ennuyeux. La châtelaine était sur les épines en songeant quel supplice ce devait être pour un homme qui n'avait pas été satisfait des discours d'un Lacordaire, ni des entretiens d'un Ravignan. Elle le regardait souvent du coin de l'œil, et le remerciait tout bas de sa bonne contenance et de l'attention réfléchie qu'il semblait prêter à la parole infortunée de son pasteur.

On sort enfin de l'église ; M. R... dit à son hôte :

—Je vous fais mes excuses pour notre bon curé : jamais il n'a été plus mal inspiré.

Le *Parisien* ne répondit rien et resta tout rêveur le reste de la journée. Le curé étant venu dîner au château, il causa longtemps avec lui et le lendemain matin, en se promenant dans le parc, il dit à M. R...

—Il faut que je vous avoue une chose qui vous paraîtra singulière : c'est que le sermon de votre curé m'a touché et m'a empêché de dormir cette nuit. Vous n'y comprenez rien, ni moi non plus, mais c'est comme cela. Menez-moi tout de suite chez ce digne prêtre, je veux lui parler.

M. R..., étonné et ravi, conduisit son ami au presbytère et l'y laisse en tête-à-tête avec le curé. Le *Parisien* en revint converti. Chaque année, quand il retournait au château, il ne manquait jamais d'aller faire une visite et une confession au presbytère. A la mort du curé, il en exprima tous ces regrets dans une lettre touchante qu'il écrivit à M. R... Il mourut lui-même peu de temps après dans des sentiments forts chrétiens.

Ce récit est véritable : il n'aurait pas le plus mince intérêt s'il était inventé. Dieu attendait là cette âme qui avait si longtemps résisté à l'éloquence et au génie, et qui se rendit tout à coup à la parole balbutiante d'un pauvre curé de village. "C'est que, comme dit Bossuet, il y a un prédicateur invisible qui prêche dans le fond du cœur : c'est celui-là que les prédicateurs et les auditeurs doivent écouter... Il parle à chacun en particulier et lui applique, selon ses besoins, la parole de la vie éternelle."

Influence d'une épouse chrétienne.

Un vieux et brave général était devenu sur la fin de sa vie, très-religieux, très-pieux, jusqu'à communier plusieurs fois la semaine. Un jour, un de ses amis lui demandait comment, après avoir passé sa vie dans les camps, il avait pu en venir à une telle tendresse de dévotion.

Il répondit avec la franchise du soldat :

"A mon retour au pays, Dieu m'a fait trouver une femme pieuse. Je respectai d'abord sa foi, sans la partager. De son côté, elle ne me parlait jamais de Dieu, mais je lisais sa pensée sur son visage. Quand elle priait près de moi, quand après avoir communiqué à l'église elle me

revenait pleine de calme, de douceur et de patience, c'était à mes yeux comme un ange ; lorsqu'elle me prodiguait ses soins et pensait mes plaies, c'était une Sœur de charité. Et voilà que tout à coup je me sentis pris du désir d'aimer le Dieu qu'elle aimait si bien, et je lui dit : Conduis-moi à ton confesseur. Par le ministère de cet homme de Dieu et par la grâce divine, je suis devenu ce que je suis heureux d'être."

UNE BONNE ACTION.

Un ouvrier descendait l'autre jour la rue de Belleville, portant à la main un paquet mystérieux enveloppé. Une petite fille de douze ans l'accompagnait, tous deux paraissaient profondément tristes ; l'enfant surtout avait peine à retenir ses larmes.

Enfin elle éclate en sanglots et le père lui dit :

"Eh bien ! si tu pleures, retournons à la maison.

—Non, père, répondit l'enfant, je ne pleurerai plus, puisque c'est pour maman.

On se remit en route. Le père se retournait de temps en temps pour regarder la pauvre petite, qui dévorait ses larmes.

Cependant la scène avait été remarquée par un passant, qui suivit pendant quelques temps l'ouvrier et sa fille.

Tous deux finirent par s'arrêter devant une boutique de brocanteur, au faubourg du Temple. Ils entrent. Le marchand dénoua la serviette qui enveloppait le précieux paquet. Elle contenait un certain nombre de beaux volumes, bien reliés, dorés sur tranches et portant les armes de la ville de Paris.

Sous un prétexte quelconque, le passant était entré aussi. D'un regard il comprit tout. Le pauvre homme offrait en vente tous ces beaux livres, lesquels n'étaient autres que les prix remportés à l'école par la petite fille, après plusieurs années de sagesse, de travail et d'assiduité. La mère était malade ; plus de ressources dans le ménage ; on avait tout engagé, tout vendu, tout, excepté les prix de la pauvre enfant, souvenir sacré, qu'à la dernière extrémité on s'était enfin décidé à vendre.

Le sacrifice était dur pour la mère, pour le père et pour l'enfant.

L'inconnu, qui était un homme de cœur, sentit tout cela et se dit qu'il avait une bonne action à faire.

Il achète la petite collection de prix, dont la petite ne pouvait détacher ses yeux, et après en avoir remis la valeur au père, il prend les volumes, les rend à l'enfant et lui dit en l'embrassant :

"Reprends tes livres, chère petite, car tu les a mérités deux fois. Continue à être bonne et sage, et souviens toi que la vertu ne reste jamais sans récompense."

Et l'homme généreux se déroba aux remerciements attendris du pauvre père et de sa chère enfant.

Derniers moments de Gustave Doré.

Nous lisons dans le "*Moniteur universel* :

"C'est d'une angine de poitrine qu'est mort Gustave Doré. Bien que le grand artiste fut atteint depuis quelque temps d'un asthme qui le faisait beaucoup souffrir, rien ne faisait prévoir une fin si rapide.

"L'angine s'est déclarée samedi matin de la façon la plus imprévue.

"Gustave Doré, qui venait de se lever vers neuf heures, se trouvait devant son lavabo quand, pris d'un premier étourdissement, il chancela, heurtant du front la cuvette où il allait se laver.